



L'île des anamorphoses
version d'Anne-Françoise Schmitz

Amy s'assit sur le rebord de la baignoire et sentit une porcelaine précieuse se briser en elle.

Ce n'était pas la première fois, cela se produisait à chaque fois qu'une sorte de cycle se terminait.

Alors quelque chose en elle se brisait et laissait s'échapper devant ses yeux ce en quoi elle était faite.

Bonnie venait de s'éteindre à 84 ans et Bonnie était sa dernière amie sur cette terre.

Tandis qu'elle regardait lucidement ce qui s'échappait d'elle, elle sentit que le moment était venu : il fallait suivre cette chose qui s'échappait d'elle.

S'il avait fallu lui donner une forme, cela aurait été une onde mince et fine, plus gracieuse que les volutes de fumée d'une cigarette, une espèce de ruban ondulant comme celui avec lequel elle jouait enfant.

S'il avait fallu lui donner une couleur, c'était sans aucun doute le bleu. Un bleu royal, profond, impénétrable et mélancolique.

Pas de famille,

Plus de mari.

Elle était tellement triste et fatiguée qu'elle aurait pu se laisser glisser sur le carrelage de la salle de bain et peut-être mourir.

Il fallait pourtant qu'elle accomplisse son dernier acte avant de disparaître.

Elle resta assise un bon moment à se dire qu'il serait difficile de n'avoir personne pour l'aider. Elle se sentait très fragile, trop âgée pour entreprendre seule cette dernière mission.



Elle fixait sa canne en face d'elle à côté de l'évier et l'onde bleue qu'il faudrait pourtant suivre coûte que coûte.

Elle prit le train de la grande gare et roula jusqu'au terminus.

Et là, elle prit un bus aussi jusqu'au terminus.

Ensuite, il y avait le petit funiculaire qui l'emmena jusqu'à la vieille gare de ses campagnes natales.

Là, il y avait encore 3 kilomètres à marcher avec sa canne et l'onde bleue.

Elle arriva dans le petit chalet vers la fin de cette courte journée d'hiver, lorsque les lumières commencent à se décliner dans toute la gamme des bleus avant de laisser la place aux ombres du soir.

La clé était toujours dans le pot de fleurs ébréché à l'entrée et elle n'eut aucun mal à la tourner dans la vieille serrure et à rentrer.

Cela sentait le bois humide et le sapin. Un peu le moisi aussi.

Il fallait faire un feu dans le vieux poêle en fonte pour casser le cru.

Là, dans ces murs, dans ces armoires, dans cet air, il y avait le souvenir de ses minutes heureuses et des belles heures de son enfance.

Pendant que le feu offrait une atmosphère plus chaleureuse, elle ouvrit une armoire et fouilla dans une des nombreuses petites boîtes pleines de crayons, de mini papiers remplis, écrits, dessinés...

Il y avait des vieilles perles, des pommes de pin ; de vieux autocollants, des crayons que son grand-père avait confectionnés, des tubes de colle, de petits ciseaux arrondis, un taille crayon avec une mini poubelle, de multiples carnets coloriés, quelques vieilles pièces d'un puzzle dépareillé, deux trois bobines de fil, une mini-lampe de poche auto-rechargeable avec une manivelle sur le côté, des petits chaussons en crochet. Ils avaient dû appartenir à elle ou à sa sœur et probablement aussi aux poupées de ses nièces bien après.

Ce joyeux mélange se laissait farfouiller, démembrer dans le bruit des branches qui se consumaient et engourdisaient Amy déjà plongée comme dans un état de rêve.



Il se mit à neiger dehors et elle se décida à faire bouillir un peu d'eau sur la vieille cuisinière à gaz pour se faire du thé.

Cela sentait le rance dans les armoires mais la vieille boîte en fer contenait encore de petits sachets aux parfums de gingembre cannelle, camomille, pomme et fruits rouges de la forêt. C'est ce qu'elle prit.

Elle regardait tomber la neige par la petite fenêtre à croisillons et buvait son thé, assise sur une des huit chaises en bois.

Le chalet comportait deux pièces symétriques à l'avant – cuisine et salle de vie- et une grande à l'arrière : la chambre avec des lit superposés.

C'était le chalet de ses vacances, à elle et à toute sa famille.

Un ancien pavillon de chasse, acheté et aménagé par son père et où elle avait passé les plus belles années de sa vie d'enfant.

Elle était construite des racines de ces sapins, des tapis d'aiguilles et de pommes de pin de la clairière, des bruyères et des myrtilles qui fleurissaient chaque années aux bords des chemins. Quelque chose en elle tenait à la fois du lièvre de l'été, de l'écureuil d'automne, des oisillons venant picorer les sacs de saindoux laissés par sa mère à la lisière de l'hiver et des musaraignes venant se perdre dans leur étang.

Elle était tout cela à la fois, le chant du premier oiseau le matin, le daim croquant les feuilles de laurier à deux pas du chalet, le vent chantant dans les bois, la pluie glissant sur les carreaux des minuscules fenêtres.

Son père se faisait pour elle et ses huit frères et sœurs tantôt apache, tantôt chercheur d'or, tantôt cuisinier de gigantesques plats de crêpes, tantôt guide de leurs randonnées en famille.

Ce père qui leur avait construit un immense igloo avec sur son toit un toboggan tout en neige et qui aboutissait dans une mer de neige aussi.

Tout était comme cela, avec son père : démesuré, onirique, cruel et mélancolique.

Sa longue vie lui avait appris qu'on ne pouvait pas circonscrire si facilement les choses. Ni les gens. L'amour par exemple était un sentiment qui pouvait amener à toutes les



réussites et aussi à toutes les souffrances. Les gens, ceux qu'elle avait le plus aimés et qui l'avaient aimée aussi, étaient ceux aussi qui lui avaient fait le plus de mal. Ses parents, sa famille. Ses frères et sœurs. Son mari. Tout cela était parti avec leur mort.

Pas d'enfants, pas de descendance.

Qui pouvait à présent s'occuper de sa vie, se soucier d'elle ?

Tout le monde s'en fichait d'elle.

Le monde tournerait sans elle. Pourtant, dans une vie,

Quand on a donné son cœur, quand on a donné son âme,

Quand on a donné son temps,

C'est difficile de s'en aller sans laisser une trace. Elle pensait au Phénix, qui se consume de sa propre passion, brûle et renaît de ses cendres.

C'est une créature qui l'avait accompagnée dans sa longue vie et lui avait permis de fermer des portes très lourdes ou, au contraire, d'en forcer certaines à s'ouvrir.

Et il s'agissait encore ici, une dernière fois, d'une porte à forcer.

Elle but son thé et se remit à farfouiller dans les petites boîtes en bois de l'armoire.

Elle cherchait quelque chose de précis : c'était un carnet dans lequel elle écrivait des histoires ou des impressions ou des bribes de pensées ou d'idées pour construire des nouvelles qu'elle aurait voulu éditer plus tard, lorsqu'elle serait grande, lorsqu'elle aurait quitté la maison et serait mariée ou aurait ses enfants.

C'était un carnet très épais avec des reliures solides et deux grosses couvertures en cuir brun. Il y avait un fin signet en fil de tissu rouge qui lui permettait de retrouver sa page plus vite et, à certains endroits, elle avait collé des emballages de chocolats ou de bonbons ou des tickets de train ou d'avion en souvenir de ses voyages avec sa famille. Elle en avait de Vienne, de Prague, de Berlin de Salzbourg, de Dubrovnik et d'autres villes de l'Est encore.

Ce carnet de récits et de voyages était la raison de son déplacement. Il y avait une histoire qu'elle avait commencée mais jamais achevée et elle voulait à présent la terminer avant de s'en aller.

C'est la trace qu'elle laisserait au monde.



C'était une histoire un peu bizarre.

Monsieur M., un écrivain, s'était exilé sur une île. Une petite île rocailleuse et sauvage qu'il avait finit par acheter avec l'argent de son premier roman à succès, un best seller écrit à la première personne, dans lequel il s'était glissé dans la peau d'un serial-killer et où il avait expliqué, disséqué par de menus détails les actes abjects du héros principal. Les faits étaient tirés d'une histoire vraie mais l'exploration des états d'âme du tueur et de son peu de compassion était pures conjectures car une fois arrêté dans la vraie vie, celui-ci s'était barricadé dans un mur de silence. Les seuls liens encore avec les autres étaient des éclats de rire intempestifs, des mensonges aux enquêteurs ou des insultes. Le succès du roman tenait au fait que, pour la première fois, le narrateur était le sérial killer, abject, haï par tous et dépourvu de toute forme de morale dans ses meurtres sauvages et méticuleusement orchestrés. Il expliquait tout de même son adoration pour les petites grenouilles qu'il sauvait toujours lorsqu'il nettoyait les piscines des grandes propriétés dont il s'occupait comme jardinier. L'utilisation du « je » avait permis une identification de la part des lecteurs. Et, d'une façon toute relative, elle avait permis aux lecteurs de comprendre le fonctionnement d'un individu pareil, mais aussi ses divisions et ses points de non retour. Il y avait en effet un chapitre consacré à certains épisodes de son enfance qui donnait une des clés d'explications de sa grande cruauté. Il y avait également la rédaction de son journal intime à la fin de quelques chapitres. Et, là encore, ces passages avaient permis aux lecteurs de se figurer plus directement la façon dont le personnage haïssait ses semblable, mu par une sorte de vocation à éliminer de la surface de la terre les humains qui selon ses critères ne méritaient pas d'y vivre.

Tout avait fonctionné et le livre avait eu un immense succès et s'était vendu à plus de 13 millions d'exemplaires et avait été traduit dans 10 langues différentes.

Dans sa préface, l'écrivain y avait déclaré : « J'aurais pu écrire les faits et gestes de Monsieur K. en utilisant la troisième personne du singulier, le "il", pour assurer une certaine neutralité, voire une certaine distance dans mes propos. Tout comme le font les scientifiques. Il m'aurait aussi été possible même dans ce cas, d'opter pour une focalisation interne à mon personnage, cela m'aurait permis de lui donner une relative profondeur et d'explorer la vaste palette de son esprit malade et de sa personnalité brisée.

Mais je suis un romancier et ma croyance profonde et principale est la pensée que l'imaginaire est aussi puissant que le réel. Tout fonctionne comme si nous avions



chacun deux mondes, le réel et puis celui que nous nous construisons. Et chaque personne possède un imaginaire unique. La personne grammaticale qui reflète le mieux cette unicité est le “je”, la personne par laquelle il est indispensable de passer pour toucher le lecteur. Ce je, auquel chaque personne tentera durant ces pages, de s’identifier même si c’est la voix d’un homme abject. »

Or par un amalgame et des raccourcis propres aux hommes, ses détracteurs dirent qu’il était bien un écrivain de sa génération, racoleur, obsédé par l’individualisme gangrénant notre monde, incapable de faire du succès autrement que par la description et les histoires de personnages déviants, malades et excentriques.

Cet écrivain supportant mal les critiques décida de se retirer définitivement du monde sur son île. Il y rédigea – en guise d’exercice de provocation – son best-seller fondateur à la troisième personne pour voir les modifications que cela impliquait. Et, bien évidemment, la distance provoquée par le « il » entre le narrateur et les lecteurs ne lui permit pas de retrouver le succès. Au contraire, les critiques s’acharnèrent, le trouvant versatile, influençable et sans réel souffle littéraire mais plutôt motivé par le désir d’être reconnu et d’avoir du succès.

Un défaut, somme toute, trop égocentrique pour faire de lui un écrivain de réel talent. Bref, monsieur M. se remit à écrire en « je », jusqu’à la fin de sa courte carrière et il mourût avant d’avoir achevé son second roman en « je », intitulé *L’Île des anamorphoses*, où il tentait de raconter l’histoire d’un écrivain ayant inventé la troisième personne et se remettant après quelques années de dépression solipsiste à écrire en « je ». Il s’agissait d’une sorte de sacrifice christique du narrateur qui s’effaçait totalement au profit de son personnage. La trinité du père, du fils et du Saint-Esprit créateur faisant une seule personne du narrateur, du lecteur et du personnage. Par le biais du « je ».

Voilà la trame de son histoire. Histoire qu’elle voulait reprendre et achever.

L’obsession d’Amy avait toujours été de savoir si l’on peut réellement sortir de soi et être quelqu’un d’autre. Et, inversement, l’autre pouvait-il nous toucher nous émouvoir en tant qu’autre, ou bien était-ce toujours par rapport à notre « je », notre moi que nous l’aimions, le comprenions ou l’aidions.



Il y avait bien les phrases de Rimbaud et de Hugo. « Je est un autre » et « Insensé et hypocrite lecteur qui crois que je ne suis pas toi ».

Se transposer dans le « je » était donner la possibilité au lecteur de comprendre avec le corps le cœur et l'esprit d'un autre.

Le « il » donnait automatiquement une distance utile et même indispensable aux scientifiques et aux personnes de lois qui écoutent, observent et finalement concluent ou tranchent.

Elle les connaissait par cœur, ces phrases d'apparent pragmatisme qui étaient sensées donner des explications et calmer le jeu :

« Il est important à ce stade d'en référer aux autorités compétentes qui ne manqueront pas de faire tout le nécessaire pour mettre en œuvre un plan d'actions concrètes visant à répondre aux interrogations qu'il est légitime d'avoir dans ce domaine.... »

Ce n'était pas cela un écrivain.

Un écrivain aimait ou maudissait ; faisait aimer ou maudire ; exprimait, expliquait, vivait ou tuait.

Par ses récits, un écrivain nous rendait plus humains

Et nous permettait de cerner cet incompréhensible « il ».

C'était cela le paradoxe des personnages en littérature.

L'anamorphose obligatoire : je lis, je m'identifie et le « il » existe.

Cet autre qui peut faire de ma vie un enfer ou un bonheur, cet autre qui peut être mon amant mon fils ou mon assassin – ou les trois ! – cet autre, puis-je le comprendre si je ne suis pas lui ?

Amy avait suffisamment vécu pour se remettre à l'écriture de son histoire.

Ce qu'il lui manquait en étant jeune, l'onde bleue de ses expériences le lui avait apporté.

L'expérience unique et intransmissible, chacun la vit dans sa peau, avec ses capteurs et sa vérité.

C'est ainsi qu'elle partit à l'heure où la terre et le ciel se marient dans des vapeurs bleues pour l'île des anamorphoses.

Il fallut voyager très léger, faire des choix et devenir presque comme un fantôme transparent et que personne ne voyait.



Il fallut laisser derrière elle l'anacoluthie, les points de suspension, les anaphores et les analogies. Garder les points les majuscules et les oxymores. Garder aussi la magique virgule qui absorbe les chocs, freine, réduit les extrêmes, équilibre les opposés.

Laisser les adverbes, les hyperboles et les comparaisons.

Garder les zeugmes, les métaphores et les phrases courtes.

Abandonner le passé simple au profit du présent et du passé composé.

Garder le je, partir sur son île et abandonner le il.

Son écrivain de l'île, elle lui arracha l'âme et la mit sur sa table

À côté du stylo.

Elle avait complètement désintégré son individu pour devenir chacun des autres.

La coiffeuse indépendante crevant de solitude.

Le brillant fonctionnaire ciselé de frustrations.

La mère déchirée entre les haines de ses fils.

L'enfant plein d'admiration pour son aîné.

Le mari trompé et blessé dans ses rêves et son amour propre.

La fille trop ronde, ne correspondant pas aux critères esthétiques du moment.

La honte du père de famille ne pouvant offrir des vacances à sa famille.

Quelque chose resterait. Ce n'était peut-être pas une trace immortelle. C'était peut-être un fragment en fusion, une poussière d'harmonie et de compréhension. Un espoir d'amour pur et d'esprit humain. La vie se vit et les mots ne peuvent que dire.

Elle mit quelques heures à rédiger la suite de sa nouvelle.

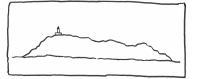
Les mots s'accumulaient en cascade et en flot abondant sur le papier jauni de son vieux cahier.

La nuit était tombée quand elle mit le point final.

Un silence bienveillant enveloppait la pièce. Le feu était consumé.

Sa gorge et ses yeux piquaient. Elle étaient fatiguée et engourdie par le froid et l'intensité du travail.

Elle ferma les paupières.



Elle ne savait pas où elle allait se retrouver.

Personne ne savait si l'on revenait de ce voyage.

Mais elle savait que l'onde bleue pouvait à présent l'emporter, elle avait ouvert une minuscule porte entre le monde réel et le monde imaginaire.

C'était peut être cela écrire.

C'était se rappeler que l'on était l'autre.